Brussels Studies

La revue scientifique électronique pour les recherches
sur Bruxelles / Het elektronisch wetenschappelijk
tijdschrift voor onderzoek over Brussel / The e-journal
for academic research on Brussels

Collection générale | 2010

L'influence de Bruxelles sur le français en Belgique

Le lexique d'origine flamande ou néerlandaise

*De invloed van Brussel op het Frans in België. De woordenschat van Vlaamse of
Nederlandse origine*

*The influence of Brussels on the French spoken in Belgium. Vocabulary of
Flemish and Dutch origin*

Michel Francard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/brussels/824>

DOI : 10.4000/brussels.824

ISSN : 2031-0293

Éditeur

Université Saint-Louis Bruxelles

Référence électronique

Michel Francard, « L'influence de Bruxelles sur le français en Belgique », *Brussels Studies* [En ligne],
Collection générale, n° 45, mis en ligne le 13 décembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/brussels/824> ; DOI : 10.4000/brussels.824

Licence CC BY

Michel Francard

L'influence de Bruxelles sur le français en Belgique

Le lexique d'origine flamande ou néerlandaise

Le rôle des grandes villes dans l'évolution des langues retient l'attention des linguistes depuis des décennies. Lieux de passages, de brassages et d'échanges, les centres urbains sont de véritables pôles d'innovation linguistique, dont l'influence se fait sentir bien au-delà des frontières de l'agglomération.

L'influence des grands centres urbains sur l'évolution du français en Belgique n'a pas encore été étudiée de près, ni pour le présent, ni pour le passé. Cette contribution s'inscrit dans cette thématique en se focalisant sur le français aujourd'hui en usage à Bruxelles.

Après un bref rappel de l'histoire des langues dans la capitale et une mise au point sur l'appellation – quelquefois trompeuse – de « français bruxellois », cette étude aborde le lexique « bruxellois » dans sa composante germanique, en distinguant les formes et locutions spécifiques à la capitale de celles qui sont partagées avec la Wallonie. À travers ces exemples, on tente de mieux comprendre le statut du français pratiqué à Bruxelles et le rôle de la capitale du pays dans la dynamique du français en usage en Belgique.

Michel Francard est professeur ordinaire à l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve, Centre de recherche VALIBEL – Institut Langage & Communication), où il enseigne la linguistique française et la sociolinguistique. Ses recherches actuelles portent notamment sur les variétés de français d'aujourd'hui et sur leurs rapports avec l'environnement linguistique, social, politique et économique. Il a collaboré à la rédaction de plusieurs dictionnaires du français, dont le Nouveau Petit Robert à partir de l'édition 2008. Il vient de publier, avec G. Geron, R. Wilmet et A. Wirth, le Dictionnaire des belgicisms (éditions De Boeck, 2010).

Contacts :

Michel Francard,
+32(0)477 572 056, michel.francard@uclouvain.be

Christophe Mincke (Secrétaire de rédaction),
+32(0)2 211 78 22 / +32(0)473 21 02 65
mincke@fuw.ac.be

Brussels Studies est publié avec le soutien de l'IRSIB (Institut d'encouragement de la recherche scientifique et de l'innovation de Bruxelles - Région de Bruxelles-Capitale)

Introduction ¹

Le rôle des grandes villes dans l'évolution des langues retient l'attention des linguistes depuis des décennies. Lieux de passages, de brassages et d'échanges, les centres urbains sont de véritables pôles d'innovation linguistique, dont l'influence se fait sentir bien au-delà des frontières de l'agglomération.

L'influence des grands centres urbains sur l'évolution du français en Belgique n'a pas encore été étudiée de près, ni pour le présent, ni pour le passé. Nous disposons bien sûr d'études sociolinguistiques qui décrivent à grands traits l'évolution dans les pratiques linguistiques de la population urbaine ; mais très peu vont jusqu'à décrire les traits caractéristiques des variétés langagières en usage dans les principales villes francophones du pays.

Cette contribution propose d'aborder succinctement le français aujourd'hui en usage à Bruxelles. Après un bref rappel de l'histoire des langues dans la capitale (1), nous préciserons ce que recouvre l'étiquette – quelquefois trompeuse – de « français bruxellois » (2). Puis, nous illustrerons le lexique « bruxellois » (3), en distinguant les formes et locutions spécifiques à la capitale (3.1) de celles qui sont partagées avec la Wallonie (3.2). À travers ces exemples, nous tenterons de mieux comprendre le statut du français pratiqué à Bruxelles et son rôle dans la dynamique du français en usage en Belgique.

¹ Nous remercions Philippe Hambye et Aude Wirth (Université catholique de Louvain - Louvain-la-Neuve) pour leur relecture attentive d'une version provisoire de cet article. Notre gratitude s'adresse également à Ludovic Beheydt (UCL) qui, dans le cadre du *Dictionnaire des belgicisms* (Francard *et al.* 2010), a permis d'établir ou de valider de nombreux parallèles entre le français en Belgique francophone d'une part, le flamand, le néerlandais de Belgique et le néerlandais standard d'autre part.

1. Bruxelles, îlot francophone dans un territoire historiquement flamand²

Le caractère francophone de Bruxelles est le résultat d'un long processus, entamé au Moyen Âge. Au moment de la fondation de Bruxelles³, la population autochtone parle un dialecte bas allemand appelé *thiois*. La ville appartient à la principauté – devenue duché – de Brabant, qui pratique le bilinguisme dans l'emploi administratif des langues : le *welche* (wallon) dans le « roman país de Brabant » et le *thiois* sur le reste du territoire.

Lors de l'introduction des langues vernaculaires dans les chancelleries princières au 13^e siècle, Bruxelles remplace le latin dans les actes administratifs par le *thiois*, à la différence tant de la Flandre que de la Wallonie qui optent pour le français. Cette situation se prolongera durant la période bourguignonne.

Cette situation évolue au 16^e siècle, pendant le régime espagnol, en raison de la francisation croissante de la cour et des élites. Charles-Quint ayant fait du français la langue de l'administration centrale, alors que le flamand restait l'apanage de l'administration locale, de plus en plus d'actes administratifs sont rédigés en français. Cette tendance se confirme durant le régime autrichien et est considérablement renforcée lors de la période française, qui impose notamment l'enseignement du français dans l'enseignement primaire⁴. Après l'intermède du rattachement des provinces belges aux Pays-Bas Unis, durant lequel Guillaume I^{er} tente en vain d'imposer une politique de néerlandisation, le mouvement de francisation reprend de plus belle.

Parallèlement à cette évolution dans les pratiques des élites et dans la sphère administrative, la pratique du français gagne peu à peu du terrain dans l'ensemble de la population. Les premières mentions d'une présence romane à Bruxelles datent du 13^e siècle et font état de l'arrivée d'ouvriers wallons employés dans le domaine de la construction. Cette situation ne changera guère jusqu'au 19^e siècle, moment où le français s'impose de plus en plus comme la langue de la promotion sociale. Les chiffres connus à travers les recensements⁵ parlent d'eux-mêmes : si les francophones représentent quelque 30 % de la population de Bruxelles en 1830, ils atteignent 70 % cent ans plus tard.

² Pour plus de précisions sur les aspects historiques, voir entre autres Baetens Beardsmore 1971 (19-56) et Bernard 1997 (239-250).

³ Le premier établissement dans la vallée marécageuse de la Senne, affluent de l'Escaut, paraît remonter au 6^e siècle ; la première attestation du nom de la ville date de 966.

⁴ À la différence de l'instauration de l'enseignement primaire gratuit et obligatoire du début du 20^e siècle, qui modifiera considérablement les pratiques linguistiques, la mesure prise durant la période française n'aura qu'un impact limité, la majorité des familles bruxelloises n'ayant pas les moyens d'envoyer leurs enfants à l'école.

⁵ On connaît les biais habituels des recensements portant sur les pratiques linguistiques, certaines réponses faisant moins référence à la réalité vécue qu'à la réalité perçue, sinon à la réalité « désirable ». Le dernier recensement à portée linguistique a eu lieu en Belgique en 1947 (et les résultats n'ont été publiés qu'en 1954), la suppression de cette pratique ayant été obtenue suite aux pressions exercées notamment par quelque 300 bourgmestres flamands contestant l'adéquation des données recueillies aux pratiques linguistiques effectives.

L'augmentation du nombre des francophones à Bruxelles au 20^e siècle est le résultat d'un double mouvement : la francisation de la population autochtone et l'arrivée de nouveaux habitants pratiquant le français. On connaît les chiffres actuels (et les difficultés pour les établir, en l'absence d'instrument fiable de comptabilisation) : selon les estimations, la population de Bruxelles est aujourd'hui francophone à plus de 85 % (Bernard 1997 ; Janssens 2001, 2008)⁶. Mais de quel français s'agit-il ?

2. Un « français bruxellois » ?

Il est tout aussi illusoire de parler du français *de* Bruxelles (ou du français bruxellois) que du français *de* Paris ou du français *de* Montréal. L'hétérogénéité linguistique, culturelle et économique des grands centres urbains empêche d'y reconnaître une variété langagière unique.

Qu'il soit parlé par une fonctionnaire européenne multilingue, un employé wallon récemment « monté » à la capitale ou une étudiante d'origine maghrébine, le français à Bruxelles prend des visages multiples, qui n'ont rien de spécifiquement « bruxellois », sinon leur coexistence géographique dans la capitale de l'Europe.

Pourtant, il ne manque pas de publications qui traitent du « français régional de Bruxelles » (Baetens Beardsmore 1971) ou du « bruxellois » (Lebouc 1999, 2005). Lorsqu'on relève les productions écrites auxquelles ces dénominations sont appliquées, on trouve régulièrement citées des pièces de théâtre comme le célèbre *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, de Fernand Wicheler et Frantz Fonson⁷ ou *Bossemans et Coppenolle*, de Paul Van Stale et Joris D'Hanswyck⁸. Ou encore des écrivains humoristes comme Jean d'Osta (1909-1993) qui a créé le personnage de Jef Kazak⁹, ou comme Virgile (pseudonyme de Léon Crabbé, 1891-1970), revuiste pour plusieurs music-halls bruxellois de l'avant et de l'après Deuxième Guerre mondiale, auteur prolifique de chansons et de sketches, également parus dans *Pourquoi Pas ?*, ainsi que de parodies d'auteurs célèbres ; cette veine a été également exploitée par les Coco Lulu (pseudonyme de Victor Lefèvre, 1822-1904), Roger Kervyn de Marcke ten Driessche (1896-1965) et consorts. Si l'on ajoute à cet inventaire les pièces pour marionnettes de l'emblématique Théâtre de Toone, dont la

⁶ Cette estimation réunit tant les Bruxellois qui pratiquent exclusivement le français (du moins en privé), lesquels représenteraient quelque 57 % d'après Janssens (2008), que ceux qui le pratiquent en plus d'(au moins) une autre langue. Selon le même auteur, 95,5 % des Bruxellois interrogés déclarent bien/très bien parler le français.

⁷ Cette pièce de théâtre, créée le 18 mars 1910 au Théâtre de l'Olympia (Bruxelles), a été présentée dès le mois de juin de la même année à Paris, où elle connut un succès retentissant (des centaines de représentations).

⁸ Cette pièce a été créée le 25 février 1938 au théâtre du Vaudeville (Bruxelles). Un petit rôle dans cette pièce, Madame Chapeau, deviendra ensuite un personnage à part entière, souvent cité comme illustrant la « zwanze » bruxelloise.

⁹ Les tribulations de ce *façadeklacher* « peintre en bâtiment » ont amusé pendant de nombreuses années les lecteurs des hebdomadaires *Pourquoi Pas ?* et *Vlan*.

création remonte au 19^e siècle, on obtient un ensemble assez hétérogène du point de vue linguistique, dont le commun dénominateur est la présence d'éléments flamands (surtout lexicaux et phonétiques) intégrés dans un moule morphosyntaxique français.

Ce code mixte, qui en rappelle d'autres, tant en Wallonie¹⁰ que dans d'autres régions de la francophonie¹¹, donne lieu à des productions qui diffèrent essentiellement quant à la proportion d'éléments flamands introduits, lesquels peuvent être très nombreux – et dans ce cas, perturber, voire empêcher une bonne compréhension par un francophone « ordinaire » – ou, au contraire, à doses juste suffisantes pour donner le sentiment de couleur locale.

Une autre caractéristique revendiquée de ce « bruxellois » est son caractère populaire, associé au quartier des Marolles¹², ce qui explique la dénomination de « français des Marolles » ou de « marollien » que l'on trouve également dans la littérature. S'il est exact que le Bruxelles « populaire » a survécu jusqu'à il y a peu dans ce quartier, il est toutefois malaisé d'y trouver aujourd'hui des informateurs pratiquant ce code mixte¹³. En outre, les productions en « bruxellois » sont généralement écrites par des intellectuels, dont les attaches ou les sympathies avec les milieux populaires de la capitale ne sont pas contestables, mais qui mettent leurs connaissances linguistiques au service, non d'une transcription d'un « bruxellois » authentique, mais d'une composition littéraire, avec ce que cela suppose comme ajustements et même déformations de la réalité langagière¹⁴. En d'autres termes, Beulemans, Bossemans, Coppenolle, Jek Kazak ou Madame Chapeau *jouent* en bruxellois, mais ne parlent pas « le » bruxellois.

¹⁰ En Wallonie, un code mixte « français-wallon » est pratiqué entre autres par le liégeois Marcel Remy (1865-1906) dans son recueil de nouvelles *Les ceux de chez nous* (Liège : éditions Bénard, 1916), ainsi que par Aimé Quernol (1886-1950), auteur de *Toussaint de chez Dadite* (Bruxelles : Office de publicité, 1937), ou, à date plus récente, par Paul Biron, Louis Chalon et Léon Warnant.

¹¹ On songe ici à des productions satiriques que l'on rencontre dans plusieurs journaux francophones africains, aux productions en joual dues à des écrivains québécois, à celles en chiac dans l'Acadie du Nouveau-Brunswick, etc.

¹² Initialement appelé *quartier de la Marolle* (au singulier) et situé entre le palais de justice, la rue Haute et le boulevard de Waterloo, ce quartier s'est progressivement élargi à la pointe sud de la zone délimitée par l'ancienne enceinte de la ville et a pris le nom de *Marolles* (au pluriel).

¹³ À notre connaissance, la dernière étude linguistique menée sur cette variété linguistique est celle de Régine Wilmet (1991). Celle-ci montre que, pour une majorité des locuteurs interrogés, le « bruxellois » est considéré comme une variété du flamand, avec un apport important de mots français, observation qu'avait déjà faite Baetens Beardsmore (1971 : 51) et qui rend encore plus circonspect face au choix de l'appellation « bruxellois » pour désigner le français en usage à Bruxelles.

¹⁴ Les traits linguistiques (vocabulaire, prononciation, syntaxe, etc.) sont certainement représentatifs du parler de Bruxellois issus de milieux populaires, mais il y a aussi, de la part des auteurs, une volonté de condenser ces traits, d'accentuer le caractère « local » de la production, d'où des textes « saturés » de particularismes à certains endroits. Voir à ce sujet Baetens Beardsmore 1971 : 298 sv.

Il n'est donc pas possible d'identifier aujourd'hui un ensemble de pratiques langagières qui porterait le nom de « bruxellois » ou même de « français de Bruxelles », en tant que variété autonome. Et s'il n'est pas contestable qu'un code mixte flamand-français a existé naguère à Bruxelles dans les quartiers populaires, nous n'en connaissons pas de description précise¹⁵.

Il est piquant que cet artefact linguistique soit sans doute le plus souvent associé au « parler belge » par les étrangers – Français en tête. C'est la rançon du succès international des productions théâtrales citées ci-dessus, et d'une méconnaissance – bien excusable – des particularités linguistiques d'un pays dont le nom n'a pas la même origine que la langue qui est censée être parlée sur son territoire. Mais il n'est pas rare d'entendre cette approximation chez les Belges eux-mêmes – ce qui est moins excusable...

Dans cette contribution, plutôt que donner consistance à cette sorte de *zinneke* linguistique qu'est le bruxellois, nous considérerons qu'il existe aujourd'hui (comme hier) une variété de français qui prend des contours spécifiques lorsqu'il est parlé par des francophones natifs (et non des Flamands bilingues, voir note 27) à Bruxelles, en nous concentrant sur ce que cette variété doit à l'interférence avec l'adstrat germanique, soit le flamand et/ou le néerlandais. Une variété très largement partagée par d'autres francophones natifs, qui connaît toutefois en Wallonie d'autres types d'interférence linguistique, avec les langues régionales romanes, pour l'essentiel : wallon, picard et gaumais.

¹⁵ Cette lacune amène à prendre *cum grano salis* certaines affirmations selon lesquelles ce « bruxellois » est composé d'emprunts à l'argot, que ce soit celui des bouchers (*louchebem*) ou le *bargoensch* parlé par des malfaiteurs flamands et dont Teirlinck (1866) a consigné quelques formes. Par contre, la présence significative de mots d'origine wallonne dans le « marollien » est bien attestée (y compris dans la littérature, voir Baetens Beardsmore 1971 : 302 sv.) et est assez facilement explicable. À la faveur du développement de Bruxelles au 19^e siècle et, en particulier, de la construction de nombreux édifices publics, des ouvriers wallons sont venus travailler et se sont installés dans des quartiers populaires de la capitale, dont les Marolles.

3. L'apport de Bruxelles dans le lexique des Belges francophones

3.1. Des « belgicisms » spécifiquement bruxellois ?

Nous n'aborderons ici qu'une facette du français en usage à Bruxelles, celle du lexique, au départ des données réunies dans le récent *Dictionnaire des belgicisms* (Francard *et al.* 2010)¹⁶ qui traite des ressources lexicales attestées tant en Wallonie qu'à Bruxelles.

Un vocabulaire spécifique à Bruxelles et ses environs immédiats¹⁷ est observé dans le français en usage dans la capitale. Comme dans bien d'autres régions de la francophonie, quelques domaines vedettes apparaissent, au premier rang desquels la gastronomie, avec des formes comme *bloempanch* "boudin noir" (cf. flamand *bloempanch*, néerlandais de Belgique *bloedpens*, même sens), *kip kap* "fromage de tête" (cf. flamand *kip kap* "viande hachée ; fromage de tête"), *plattekeis* "fromage blanc frais" (cf. flamand *plattekees/plattekkeis*, même sens, littéralement "fromage plat"), *smoutebol* "beignet servi dans les foires" (cf. flamand/néerlandais de Belgique *smoutebol*, même sens, littéralement "boule cuite dans du saindoux") ou *stoemp* "purée assez grossière de pommes de terre et de légumes" (flamand/néerlandais de Belgique *stoemp*, même sens).

Ces mots ne sont guère connus en Wallonie, où l'on observe des synonymes qui sont considérés eux-mêmes comme des régionalismes : le bruxellois *kip kap* est l'équivalent sémantique du français de Wallonie¹⁸ *tête pressée*, *plattekeis* de *maquée*, *smoutebol* de *croustillon*. Par ailleurs, la plupart de ces formes empruntées au flamand (ou au néerlandais de Belgique) ne sont pas enregistrées en néerlandais standard : au flamand *bloempanch* correspond le néerlandais standard *bloedworst* ; à *kip kap* le standard *hoofdkaas* ; à *plattekeis* le standard *kwark* ou *wrongel* ; à *smoutebol* le standard *oliebol* ; à *stoemp* le standard *stampot*.

Des observations similaires peuvent être faites au sujet du vocabulaire en rapport avec les relations sociales. Que l'on songe à *babelaire* "bavard impénitent" (cf. flamand *babbeleir* ; néerlandais standard *babbelaar* ; français en Wallonie *berdelleur* ; *broubeler* "bafouiller, rabâcher" (cf. flamand/néerlandais de Belgique *broebelen*, même sens ; standard *brabbelen* ; français en Wallonie *berdeller*) ; *froucheler* "ma-gouiller, traficoter" (cf. flamand *froechele* ; néerlandais standard *frutselen* ; français

¹⁶ La nomenclature de ce dictionnaire a été établie au départ d'une enquête sociolinguistique menée auprès d'une centaine d'informateurs de Bruxelles et de la Wallonie. Pour être retenus dans ce dictionnaire, les formes et locutions testées devaient être employées par au moins 30 % des informateurs, tant bruxellois que wallons, ou être employées par la très grande majorité (80 %) des informateurs d'une région donnée. On se reportera à ce dictionnaire pour une description plus précise des formes citées dans cette contribution, du point de vue de leur(s) graphie(s), prononciation(s), sens, vitalité et diffusion géographique, étymologie, etc.

¹⁷ Les « environs immédiats » de Bruxelles désignent ici la partie du Brabant wallon qui est proche de la capitale et qui, bien plus que les autres provinces wallonnes, est influencée par les usages linguistiques bruxellois.

¹⁸ Les formes étiquetées « français de/en Wallonie » dans ce paragraphe (et ailleurs) sont des particularismes régionaux et sont donc concurrencées dans l'usage des francophones wallons par leur équivalent en français de référence.

en Wallonie *chipoter*) ; *zwanze* “1. plaisanterie typique de l’humour bruxellois ; 2. comique populaire, propre aux Bruxellois” (cf. flamand/néerlandais de Belgique *zwans* “bêtise ; plaisanterie” ; standard *grap*) ; ou encore *avoir un boentje pour qqn* “être épris de qqn” (cf. flamand/néerlandais de Belgique *een boontje voor iemand hebben* ; standard *een voorliefde, een zwak voor iemand hebben* ; français en Wallonie *être bleu de qqn*).

Cette double spécificité – vis-à-vis du français en Wallonie et vis-à-vis du néerlandais standard – caractérise bien d’autres « belgicisms » typiques du français à Bruxelles, qu’il s’agisse de la météorologie (*douf*, dans *il fait douf* “le temps est lourd” ; cf. flamand *het is doef* ; néerlandais standard *het is zwoel/drukkend* ; français en Wallonie *il fait malade*), des jeux (*vogelpik* “jeu de fléchettes” ; cf. flamand/néerlandais de Belgique *vogelpik* “jeu de fléchettes” ; néerlandais standard *darts* ; français en Wallonie *jeu de flèches*¹⁹), ou d’autres formes « emblématiques » comme *caberdouche* “bistrot” (cf. flamand/néerlandais de Belgique *kabberdoe(ke)* ; néerlandais standard *kroegje* ; français en Wallonie *estaminet*) ou *fritkot* “baraque de marchand de frites” (cf. flamand/néerlandais de Belgique *fritkot* ; néerlandais standard *frietkraam* ; français en Wallonie *baraque à frites/friture*), etc.

Toutes ces formes, pour la plupart empruntées au flamand, sont caractéristiques de Bruxelles et de ses environs immédiats, mais elles font partie du français en usage en Belgique dans la mesure où, à défaut d’être employées en Wallonie – sauf dans des contextes plaisants –, elles y sont souvent comprises. En d’autres termes, ces formes sont « disponibles » et peuvent faire l’objet, suite à des circonstances extérieures, d’une diffusion qui les dérégionalise, c’est-à-dire qui leur assure une vitalité bien au-delà de leur aire d’origine.

Des cas récents de dérégionalisation de formes bruxelloises sont illustrés par des mots comme *snul* “abruti, crétin” (cf. flamand/néerlandais de Belgique *snul* ; néerlandais standard *sul*), aujourd’hui bien connu dans l’ensemble de la Belgique francophone grâce à des émissions télévisées réalisées par une bande de joyeux lurons²⁰ ayant repris cette dénomination ; *stut* “problème” (cf. flamand/néerlandais de Belgique *stoot* “fait remarquable” – dans des emplois antiphrastiques), popularisé en Wallonie par l’humoriste Marc Herman et sa réplique culte « Y a un stuuût ! », ou plus récemment encore *zinneke* “chien bâtard” (cf. flamand *zinneke* “chien bâtard” ; néerlandais standard *straathond*), qui connaît une notoriété grandissante grâce à la Zinneke Parade²¹.

¹⁹ En Wallonie, on emploie également la locution *au vogelpik* “au hasard” (cf. *choisir au vogelpik, répondre au vogelpik*, etc.), mais elle est concurrencée par son synonyme régional (plus fréquent) *à pouf*.

²⁰ Frédéric Jannin, Nicolas Fransolet, Kristiaan Debusscher, Stefan Liberski, Serge Honorez, sous ce « label » (clin d’œil au groupe d’humoristes français *les Nuls*), ont conçu et réalisé une série d’émissions télévisées pour Canal + Belgique depuis sa création en 1989, puis pour la RTBf.

²¹ La Zinneke Parade est un cortège bisannuel haut en couleur créé à Bruxelles en 2000 et qui met en évidence le multiculturalisme et le cosmopolitisme de la capitale de l’Europe.

3.2. Des « belgicisms » bruxellois en Wallonie ?

Les dimensions réduites du pays, l'attractivité de la capitale, tant dans le domaine économique²² que dans le domaine culturel (spectacles, médias, etc.) laissent penser que des usages linguistiques se diffusent au départ de cette ville vers les autres régions du pays. Ce rôle de Bruxelles comme pôle innovateur en matière linguistique n'a pas encore été décrit jusqu'à présent. Comparé avec celui joué par Paris dans le développement du français en France (Lodge 2004), il est nécessairement plus limité, dans le temps et dans son impact, essentiellement pour des raisons de nature historique (voir plus haut).

Lorsqu'on examine les emprunts au flamand ou au néerlandais diffusés en Wallonie, on constate qu'une partie non négligeable de ces formes sont attestées tant en français que dans les parlers régionaux romans. Des mots comme *amigo* "local de police" (cf. flamand *amigo*), *blinquer* "faire reluire" (cf. néerl. *blinken*), *broi* "bazar ; bataclan ; camelote" (cf. flamand *broi*), *cloppe* "peur" (cf. flamand *klop* "battement de cœur"), *clopper* "être en concordance" (cf. flamand *kloppen* "concorde"), *crolle* "boucle de cheveux" (cf. flamand *krol*), *dracher* "pleuvoir à verse" (cf. flamand *draschen*) apparaissent tant dans les listes de belgicisms à proscrire²³ que dans certains glossaires dialectaux wallons. Même si Bruxelles a pu jouer un rôle dans leur diffusion (en tant que ville bilingue), ce sont plus largement les contacts de part et d'autre de l'ensemble de la frontière linguistique qui expliquent la présence de ces mots flamands et/ou néerlandais en Wallonie.

Il serait également hasardeux d'attribuer à Bruxelles la présence en Wallonie de constructions grammaticales ou de locutions manifestement calquées sur un adstrat germanique, comme *trop court* (pour marquer que telle quantité manque : par exemple dans *deux jours trop court*, *quelques centimètres trop court* ; cf. néerlandais *te kort*), *bière au fût* "bière à la pression" (cf. néerlandais *bier van het vat*, littéralement "bière du tonneau" ; allemand *Bier vom Faß*), *qu'est-ce que c'est pour* (une personne, une chose) ? "quel genre de (personne, chose) est-ce ?" (cf. néerlandais *wat is dat voor... ?* ; allemand *was ist das für... ?*), *jouer sur la rue* "jouer dans la rue" (cf. néerlandais *op straat spelen*), *sous toit* "à l'abri des intempéries suite à la mise en place de la toiture (en parlant d'une construction)" (cf. néerlandais *onder dak* ; allemand *unter Dach*), etc. Une fois encore, ce sont plutôt des interférences linguistiques avec la Flandre en général qu'il conviendrait d'évoquer, plutôt qu'un emprunt au français en usage à Bruxelles.

On ajoutera que l'absence de sources pertinentes empêche parfois de déterminer qui est prêteur, qui est emprunteur. Que conclure de la présence, tant à Bruxelles qu'en Wallonie, de formes comme *brosser* "sécher un cours" (cf. néerlandais de Belgique *brossen*, même sens ; standard *spijbelen*), *extension téléphonique* "poste téléphonique" (cf. néerlandais de Belgique *extensie* même sens ; standard *toestel*),

²² Près de 400.000 personnes se rendent à Bruxelles chaque jour pour leurs activités professionnelles, dont deux tiers proviennent de la Flandre et un tiers de la Wallonie. Voir De Witte et Macharis 2010 : 2.

²³ Si certains belgicisms sont considérés comme étant « de bon aloi » (notamment les archaïsmes, voir Doppagne 1979), ceux qui font l'objet des condamnations les plus vives sont les flandricisms. Une situation similaire a été observée en Suisse romande, à l'égard des emprunts au suisse alémanique (Prihodkine 2009).

frigobox “glacière portable” (cf. néerlandais de Belgique *frigobox*, même sens ; standard *koelbox*), etc. ? Ou de locutions comme *assiette profonde* “assiette à soupe” (cf. néerlandais standard *diep bord* “assiette profonde”), *clé sur porte* “prêt à l’usage (en parlant d’une construction)” (cf. néerlandais de Belgique *een sleutel-op-de-deur woning* ; standard *onmiddellijk te betrekken woning*), *faire de son nez* “faire le fier” (cf. flamand *van zijn neus maken* ; néerl. standard *opsnijden, pochen*), *plaine de jeux* “terrain de jeux” (cf. néerlandais standard *speelplein* “plaine de jeux”), etc. ?

Dans certains cas, la comparaison avec d’autres aires francophones fournit une réponse indirecte. Si *attendre famille* “être enceinte” est proche du néerlandais de Belgique *familie verwachten* (standard *zwanger zijn*), la présence de cette locution – ou de variantes proches – au Québec, en Acadie, en Louisiane et dans plusieurs pays africains plaide plutôt pour un emprunt du néerlandais de Belgique au français. De même pour la construction *cent et un*, *cent et deux*, qui présente une conjonction de coordination comme le néerlandais de Belgique (*honderd en een*, *honderd en twee*), laquelle est absente du français de référence (*cent un*, *cent deux*) et du néerlandais standard (*honderd een*, *honderd twee*), mais est bien attestée dans des états antérieurs du français. Ou encore le verbe *driller* “soumettre qqn à des exercices répétitifs”, également employé avec le même sens en néerlandais, mais que l’on retrouve aussi notamment au Québec, ce qui suggère un emprunt à l’anglais²⁴ plutôt qu’au néerlandais.

Par contre, l’absence d’attestations dans d’autres régions francophones ou d’un terme anglais correspondant invite à considérer l’hypothèse d’un emprunt direct au flamand ou au néerlandais²⁵. C’est vraisemblablement le cas de la locution *conducteur fantôme* “conducteur qui roule à contresens sur une autoroute”, qui est un calque du néerlandais standard *spookrijder*, analogue à l’allemand *Geisterfahrer* “conducteur fantôme”. Une fois encore, Bruxelles ne joue sans doute pas vraiment de rôle particulier dans la diffusion de ce type de formes en Wallonie.

²⁴ L’emprunt à l’anglais explique que des formes identiques apparaissent de part et d’autre de la frontière linguistique, comme *mop* “balai à franges” (également en flamand ; néerlandais standard *zwabber*), *plinth* “engin de gymnastique” (également en néerlandais de Belgique ; néerlandais standard *kast*), *roofing* “revêtement extérieur en feutre ou en carton bitumé” (également en néerlandais de Belgique ; néerlandais standard *dakleer*), etc. Le vocabulaire du football présente lui aussi des formes empruntées à l’anglais tant par le français en Belgique que par le néerlandais (*back* “arrière” ; *goal* “cadre qui délimite le but” ; *half* “demi” ; *keeper* “gardien de but”, etc.).

²⁵ Les cas les plus simples sont ceux des mots que leur forme phonologique et leur graphie désignent clairement comme emprunts : tel *kern* “comité ministériel restreint” (cf. néerlandais de Belgique *kern[kabinet]*), qui est également employé pour les réunions des principaux membres du gouvernement régional wallon ; ou une locution comme *en stoemeling* “en catimini, en douce”, qui n’est pas confinée à Bruxelles et à ses environs, et qui est un emprunt adapté au flamand/néerlandais de Belgique *stoemelings* “sans rien dire ; de manière cachée” (standard *zwijgend, heimelijk*). C’est le processus inverse qui prévaut pour des formes empruntées par le flamand au français en Belgique, comme *cache-poussière* “blouse” (néerlandais standard *stofjas*), *clignoteur* “clignotant” (néerlandais standard *knipperlicht*), *navetteur* “personne qui fait régulièrement la navette pour se rendre à son lieu de travail” (néerlandais de Belgique *pendelaar* ; standard *forens* ou, pour un étudiant, *spoorstudent*). Mais la diffusion – respectivement en Wallonie et en Flandre – des formes citées dans cette note n’est pas clairement attribuable à une influence spécifiquement bruxelloise.

Dans l'état actuel de notre documentation, nous devons donc nous résoudre à constater que, pour un nombre significatif de particularités du français en Belgique, il existe des correspondants en flamand ou en néerlandais, mais aussi que, pour une partie de ceux-ci, la documentation n'est pas disponible pour pouvoir identifier avec certitude la langue source.

4. Conclusion

L'approche que nous avons adoptée, dans le cadre de cette contribution, pour illustrer le français en usage à Bruxelles, était volontairement limitée au lexique d'une part, à sa composante germanique d'autre part. Il n'a pas été question de cette source importante de variation linguistique (récente) que constituent les langues de l'immigration²⁶, ni des usages du français qui correspondent aux normes de référence.

L'accent mis sur l'adstrat germanique oblitère le fait que l'essentiel du français pratiqué à Bruxelles se retrouve en Wallonie : des centaines de formes, d'origine romane, issues des domaines administratif, politique et scolaire sont employées dans l'ensemble de la Belgique francophone ; l'argot universitaire, le vocabulaire de la construction, l'univers du divertissement, les termes commerciaux et bien d'autres encore sont largement partagés par les Bruxellois et par les Wallons.

La composante germanique du lexique dont la diffusion ne dépasse guère Bruxelles et ses environs immédiats est objectivement limitée par rapport à celle que l'on observe tant à Bruxelles qu'en Wallonie. Cette dernière, dont l'origine remonte parfois à plusieurs siècles, ne doit sans doute pas sa diffusion en Wallonie à l'influence de Bruxelles. Ce sont plutôt les contacts de part et d'autre de la frontière linguistique qui ont amené de nombreuses interférences, souvent élargies aux langues régionales romanes de la Wallonie.

Est-ce à dire que Bruxelles ne joue aucun rôle de pôle d'innovation linguistique en Belgique francophone ? Il serait prématuré de l'affirmer, avant d'avoir pu mieux baliser les chemins empruntés par les mots qui voyagent d'une région à l'autre, sur la base d'une documentation fouillée²⁷. Les centaines de milliers de Wallons qui sont en contact réguliers avec des Bruxellois s'approprient sans doute des formes ou des tours qui leur étaient peu familiers. La présence des institutions fédérales dans la capitale n'est pas sans conséquence sur les pratiques langagières des services ou des administrations qui en dépendent. Ainsi, il est vraisemblable qu'une série de termes administratifs (que J. Pohl appelle *statalismes*) se sont diffusés à partir de la

²⁶ Ces langues de l'immigration ont fait l'objet d'investigations récentes, notamment dans le cadre d'une action de recherche concertée (ARC) intitulée « Régulation de l'hétérogénéité linguistique en contexte multiculturel » et promue à l'Université catholique de Louvain par Michel Francard (porte-parole), Ludovic Beheydt, Luc Colles, Philippe Hambye, Silvia Lucchini, Anne Catherine Simon et Marie Verhoeven. Les premiers résultats de cette recherche ont été diffusés dans des thèses de doctorat dues à Stéphanie Audrit, Karolien Declercq, Salima El Karouni et Jean-Louis Siroux.

²⁷ Des études poussées, de nature transdisciplinaire, permettront peut-être de faire des découvertes assez inattendues. Ainsi Jacques Pohl (1979 : 19) avance, à l'appui du rayonnement linguistique de Bruxelles, l'exemple du vocabulaire de la boulangerie-pâtisserie, qui se retrouve dans la région la plus éloignée de la capitale, soit la Gaume (au sud de la province de Luxembourg), et que cet auteur associe à l'origine des farines utilisées en Gaume (région bruxelloise).

capitale, dans chaque région linguistique. Mais cette situation, caractéristique d'un état centralisé et unitaire, n'est-elle pas aujourd'hui révolue, depuis que le processus de fédéralisation de la Belgique a transféré aux Régions et aux Communautés une partie des compétences fédérales ?

Des enquêtes approfondies, tant dans les ressources documentaires écrites qu'auprès des locuteurs eux-mêmes, donneront des éléments de réponse d'autant plus bienvenus que notre connaissance en ces domaines est très lacunaire concernant Bruxelles²⁸.

Références bibliographiques

- BAETENS BEARDSMORE, Hugo. 1971. *Le français régional de Bruxelles*. Bruxelles : Presses universitaires de Bruxelles.
- BERNARD, Bruno. 1997. « Le français dans la région bruxelloise. Un panorama historique ». Dans *Le français en Belgique. Une langue, une communauté* (Blampain, Daniel, Goosse, André, Klinkenberg Jean-Marie, Wilmet, Marc dir.). Louvain-la-Neuve : Duculot, 239-250.
- DE WITTE, Astrid et MACHARIS, Cathy. 2010. « Faire la navette à Bruxelles : quelle attractivité pour les transports en commun « gratuits » ? ». Dans *Brussels Studies* 37 [article en ligne, 17 pages - <http://www.brusselsstudies.be/>].
- DOPPAGNE, Albert. 1979. *Belgicismes de bon aloi*. Bruxelles : Office du Bon Langage-Fondation Charles Plisnier.
- FRANCARD, Michel, GERON, Geneviève, WILMET, Régine et WIRTH, Aude. 2010. *Dictionnaire des belgicismes*. Bruxelles : De Boeck.
- JANSSENS, Rudi. 2001. *Taalgebruik in Brussel. Taalverhoudingen, taalverschuivingen en taalidentiteit in een meertalige stad*. Bruxelles : VUB Press.
- JANSSENS, Rudi. 2008. « L'usage des langues à Bruxelles et la place du néerlandais. Quelques constatations récentes ». Dans *Brussels Studies* 13 [article en ligne, 16 pages - <http://www.brusselsstudies.be/>].
- LEBOUC, Georges. 1999. *Le bruxellois en septante leçons*. Bruxelles : Labor.
- LEBOUC, Georges. 2005. *Dictionnaire du bruxellois*. Bruxelles : Le Cri.

²⁸ La seule étude d'envergure sur le français à Bruxelles demeure Baetens Beardsmore (1971). Vu la date de parution, cet ouvrage est aujourd'hui quelque peu dépassé au plan méthodologique (en particulier dans sa composante lexicale), mais il souffre d'une lacune plus fondamentale (mentionnée par Massion 1987 : 52) : cette étude ne dissocie pas assez clairement ce qui relève du français des Bruxellois unilingues et ce qui ressortit plutôt à celui des Bruxellois bilingues (néerlandais-français).

La situation est quelque peu différente en Wallonie, où une longue tradition d'étude des parlers romans régionaux a accordé une place significative aux rapports avec le français régional d'une part, aux interférences linguistiques avec les parlers germaniques d'autre part.

- LODGE, Antony R. 2004. *A Sociolinguistic History of Parisian French*. Cambridge : University Press.
- MASSION, François. 1987. *Dictionnaire de belgicisms*. Francfort-Bern-New York-Paris : Peter Lang. — Vol. 1 (A-K). Vol. 2 (L-Z).
- POHL, Jacques. 1979. *Les variétés régionales du français. Études belges (1945-1977)*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.
- PRIKHODKINE, Alexei. 2009. *Dynamique normative du français en usage en Suisse romande. Enquête sociolinguistique dans les cantons de Vaud, Genève et Fribourg*. Lausanne : Université de Lausanne (thèse de doctorat non publiée).
- TEIRLINCK, Isidoor. 1866. *Woordenboek van Bargoensch*. Roeselaere : De Seyn-Verhougstraete.
- WILMET, Régine. 1991. *Bruxellois et fiers de l'être. Pratiques et attitudes linguistiques dans le quartier des Marolles*. Louvain-la-Neuve : Université catholique de Louvain (mémoire de licence non publié).